AUTHOR:

BARD, JOSEPH

TITLE:

STATISTIQUE MONUMENTAIRE...

PLACE:

LYON

DATE:

1840

Master Negative #

92-80818-16

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

945.01 Bard, Joseph. 1803?-61.
Z Statistique monumentaire dressée dans la ville de Ravenne.
Lyon 1840. O. 42 p. pl.

No. 9 of a vol. of pamphlets.

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 8-27-93 INITIALS BG
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

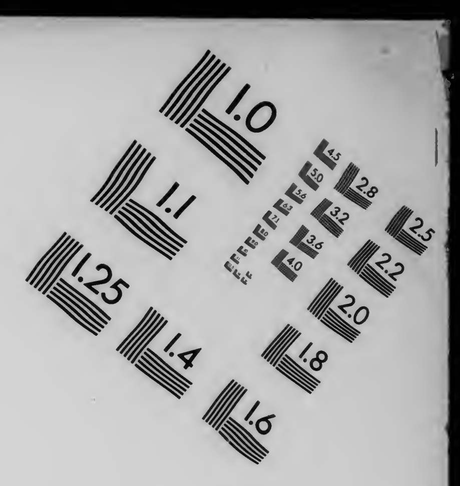


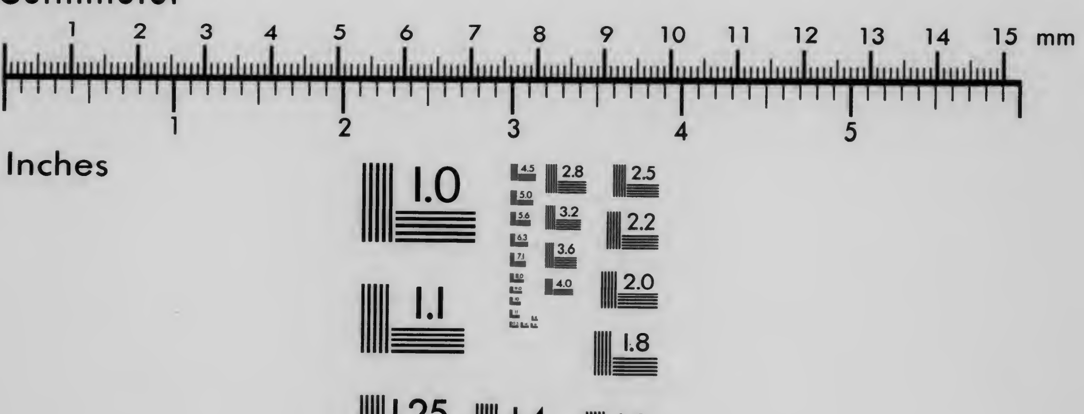
AIIM

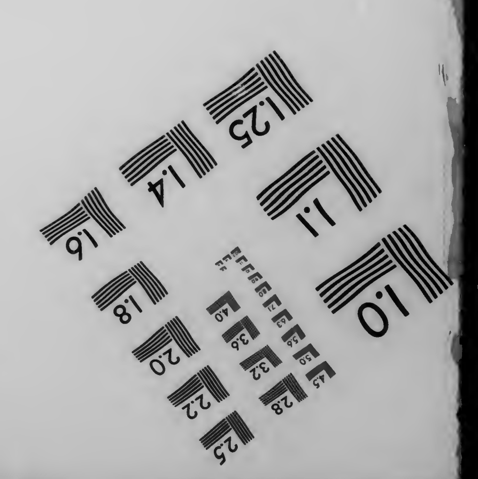
Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

STATISTIQUE MONUMENTAIRE

Dressée dans la ville de Ravenne.



SE TROUVE :

A Rome,

Da SCIPIONE ROSSI e Comp., via del Corso, n. 139-140.

A Moulins,

Chez A.-P. DESROSIERS, éditeur de l'Ancien Bourbonnais.

A Autun,

Chez DEJUSSIEU, imprimeur-libraire, Grand'rue.

A Paris,

Chez TÉCHENER, place du Louvre,
Et DERACHE, rue du Bouloy, 7.

STATISTIQUE MONUMENTAIRE

DRESSÉE DANS LA VILLE DE RAVENNE.

PAR

LE CHEVALIER JOSEPH BARD,

de la Côte-d'Or,

De la Société royale des Antiquaires de France et de l'Académie pontificale archéologique de Rome, Inspecteur des monuments publics et historiques près du Ministère de l'Intérieur; Correspondant historique du Ministère de l'Instruction publique; Membre de la Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or, Associé des Académies royales de Rouen, Marseille, Nimes et Metz, des Sociétés des Antiquaires de Normandie, de Picardie, de la Morinie, d'Autun, de l'Ouest et du Midi; Associé étranger des Académies impériales et royales della Valle Tiberina, et Petrarca, de Toscane.



A LYON,

CHEZ LOUIS PERRIN

M DCCC XL.

BEAUNE, IMPRIMERIE DE BLONDEAU-DEJUSSIEU.

STATISTIQUE MONUMENTAIRE

DE LA

VILLE DE RAVENNE

(TYPE BYZANTIN DU IVe AU VIIe SIÈCLE),

DRESSÉE DANS CETTE CITÉ.

RAPPORT A LL. EE. MM. LES MINISTRES DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

I.

RAVENNE est, comme Venise, une cité unique dans son genre. — Illustre par son histoire et par ses souvenirs, mêlée à tous les grands événements politiques des premiers siècles chrétiens, véritable Rome des derniers temps du Bas-Empire; placée sur un radieux et beau rivage, aux confins de notre occident, elle reçut avec amour et garda avec respect l'influence orientale; elle est le reflet le plus certain de Constantinople, le sanctuaire de l'art néo-grec, la reine de l'ère byzantine, en Italie.

Jusqu'ici, l'on a peu écrit sur l'état actuel de cette ville, toute riche qu'elle est par ses édifices antiques d'autant plus précieux que chaque jour ils deviennent plus rares dans l'âge où nous vivons, toute remar-

BEAUNE, IMPRIMERIE DE BLONDEAU-DEJUSSIEU.

STATISTIQUE MONUMENTAIRE
DE LA
VILLE DE RAVENNE

(TYPE BYZANTIN DU IVe AU VIIe SIÈCLE),

DRESSÉE DANS CETTE CITÉ.

RAPPORT A LL. EE. MM. LES MINISTRES DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

I.

RAVENNE est, comme Venise, une cité unique dans son genre. — Illustre par son histoire et par ses souvenirs, mêlée à tous les grands événements politiques des premiers siècles chrétiens, véritable Rome des derniers temps du Bas-Empire; placée sur un radieux et beau rivage, aux confins de notre occident, elle reçut avec amour et garda avec respect l'influence orientale; elle est le reflet le plus certain de Constantinople, le sanctuaire de l'art néo-grec, la reine de l'ère byzantine, en Italie.

Jusqu'ici, l'on a peu écrit sur l'état actuel de cette ville, toute riche qu'elle est par ses édifices antiques d'autant plus précieux que chaque jour ils deviennent plus rares dans l'âge où nous vivons, toute remar-

quable qu'elle est par l'urbanité, les mœurs, le caractère de ses habitants, et l'aspect enchanteur des riantes campagnes qui l'environnent. — De là les injurieux dédains ou plutôt l'ignorance de la plupart des voyageurs, qui, venant visiter l'Italie, oublient d'aller déposer leurs hommages de pélerins, aux pieds de cette gloire insigne, mais malheureuse et négligée de la plus douce péninsule du monde. Je dois cependant citer avec éloge, le *Guide de Ravenne*, publié en 1835 par M. Gaspard Ribuffi, œuvre conçue avec ordre, recommandable par l'élégance du style, la lucidité des descriptions, et pleine d'enseignements utiles, sur les édifices historiques. Un autre écrivain a consacré à la ville de Ravenne, quelques pages imprimées, il y a peu d'années dans le cinquante-neuvième cahier de la *Bibliothèque universelle des Sciences, Lettres et Arts, de Genève*, et longtemps avant ces auteurs, le père Coronelli avait, dans un livre illustré, devenu fort rare (1), recueilli pour les visiteurs, toute la monumentologie de la cité. — Venant après ces laborieux écrivains, mon œuvre limitée d'ailleurs, dans le cercle des choses exclusivement byzantines de Ravenne, toute spéciale et toute technique, sera beaucoup plus aisée; mais bien différente est ma tâche du but qu'ils se proposaient et qu'ils ont dignement atteint. — Je veux expliquer l'art des premiers siècles de l'ère chrétienne, en observer, en signaler les caractères générateurs, soit dans la pensée d'ensemble, soit dans la forme particulière, et avec ces éléments encore si peu étudiés et si peu connus en France, fixer l'état de la science monumentaire, à l'égard de cette architectonique, afin que ce faible travail mérite l'attention sérieuse des savants, dans ma patrie où les arts et la connaissance de l'histoire par les monuments, brillent d'un si vif éclat. Quand bien même mes efforts ne devraient pas avoir pour récompense, la découverte de quelque vérité utile, je suis fondé à espérer que l'archéologie chrétienne trouvera toujours quelque profit dans ce que j'ai ravi à la poudre des archives, et dans mes explorations autour des types de la période néo-grecque.

(1) *Ravenna Ricercata, antico-moderna* (in-4 large).

Pendant tout le cours de mon séjour à Ravenne, j'ai eu constamment pour guide et pour ami, le vice-consul de France, dans cette résidence, M. Jean Valli dont le dévoûment, les sympathies envers notre pays et les services qu'il lui a rendus, méritent tant de gratitude et d'estime. Je ne dois pas oublier de remercier aussi M. Barbiani, peintre distingué de Ravenne, et plusieurs autres personnes non moins recommandables par leur éducation et leur savoir, qui m'ont aidé de leurs lumières et ont rendu mon œuvre aussi facile qu'agréable. Qu'ils reçoivent tous ici l'expression de ma sincère reconnaissance pour la bienveillante hospitalité qu'ils ont bien voulu m'offrir; avant d'entrer en matière, c'était un besoin pour moi d'acquitter cette dette envers eux.

II.

« Les premiers pas de l'art chrétien, dit M. Philippe Moisè, dans son remarquable écrit sur l'art moderne, durent avoir pour règle et pour type, les formes traditionnelles de l'antiquité. » — Ainsi, le style byzantin, né entre l'agonie du vieux monde et l'enfance du nouveau, dans une sorte d'interrègne de deux civilisations, dans une époque de transition et de transfusion sociales, n'est autre chose que l'architecture grecque du Bas-Empire. Son nom dérive de celui de la ville Byzance, située vers le Bosphore, à l'entrée du détroit qui joint la Méditerranée à la Mer Noire. Au commencement du quatrième siècle, Constantin transféra le siége de son empire dans cette cité, il la décora de nombreux et magnifiques édifices, de temples, de palais, et ainsi régénérée, elle s'appela Constantinople, c'est-à-dire ville de Constantin. — Les artistes qui concoururent à peupler de monuments la nouvelle capitale, étaient en partie Grecs et en partie Romains; il résulta de leurs travaux

communs, un mélange de faires qui tient de deux écoles, et cependant porte un caractère générique hardiment tranché. Plusieurs monumentalistes ont, avec raison, désigné cette architectonique par les mots de *Romano-Byzantine*, qui sont peut-être préférables à la dénomination de néo-grecque, et lui ont refusé le nom de type (élément) qui n'appartient qu'aux écoles primordiales : Égyptienne, Grecque, Ogivale ou Françoise (1).

Le style romano-byzantin est un composé, un néo-grec romanisé bien différent du type hellénique proprement dit et de l'architectonique latine qui en est l'imitation. Issu de deux sangs, il ne forme point une race, c'est le créole de l'architecture; mais ce créole est beau, cette compilation a fait un livre curieux, cette neutralité a donné une forme intéressante. Il allie la richesse à la grace, la fermeté à la souplesse; il est grave, *religieux* surtout; et l'on peut dire de lui qu'il est la synthèse de trois grands éléments, le produit mixte de trois grandes influences, l'influence chrétienne d'abord qui lui a ôté ce caractère de positif qui marquait l'architectonique antique, l'influence grecque qui aimait la grace, et l'influence romaine qui aimait la solidité. Le point de départ de ce système monumentaire est donc Constantinople où s'est opérée la fusion entre les trois causes qui ont agi sur l'art. Les églises des Saints-Apôtres, de Saint-Procope et celle de Sainte-Sophie reconstruite par Justinien, celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem, peuvent être regardées comme les modèles de cette fabrique qui a régné depuis le IVe siècle jusqu'à la fin du XVIe.—Il en a été de l'architecture romano-byzantine comme de toutes celles qui n'ont pas une nationalité absolue; chaque peuple a prétendu l'avoir trouvée et a voulu la baptiser de son nom. Dans le midi de la France, où l'élément et l'esprit romains ont survécu à la domination romaine, dans le midi de la France où

(1) Le berceau de ce type est dans le nord de la France. La priorité nationale est aujourd'hui incontestée et incontestable en cette matière.

toutes les relations de voisinage, de société, d'études, de commerce, étaient avec la vieille terre latine, on l'appela *Romane*, parce que moins ionique et moins châtiée que les archétypes orientaux, plus rudimentaire, plus dure, plus crue, plus pauvre en profils et en ornementation, elle se rapprochait essentiellement du faire romain. Dans la Lombardie, elle fut nommée *Lombarde*, dans le nord de la France, *Carlovingienne*, dans les provinces Rhénanes, *Saxonne*, *Teutonique;* chez les Anglais, *Anglo-Saxonne.* — Le seul pays qui la reçut, à sa naissance, des mains de ses inventeurs, qui l'acclimata sur son sol, qui, sans l'avoir découverte, la formula d'une manière brillante et complète, fut précisément celui qui ne lui donna pas son nom, c'est Ravenne! — Il n'est pas jusqu'aux Normands qui ne revendiquèrent quelque part dans cette gloire, comme plus tard, ils voulurent que le type aigu fût né anglo-normand. — Les diverses qualifications dont nous avons parlé, ont quelque chose de vrai au fond : chaque peuple en appropriant cette architecture à son individualité particulière, à sa nationalité effective, la modifiait selon ses mœurs, ses affections, ses sympathies, ses affinités morales et topographiques. Il faut le dire ici, les architectoniques ne se sont jamais complétement stéréotypées, elles ont posé des types, ces types ont irradié autour d'eux, engendré des fils à leur image, tout cela dans un cercle donné d'influence et de relations. Que l'architecture byzantine soit plus ou moins analogue à ses archétypes, cette école n'en est pas moins une, identique dans son point de départ qui est Constantinople, dans sa seconde patrie qui est Ravenne, dans ses caractères généraux absolus qui sont le plein-cintre et les formes arrondies. Cette école fit comme tout ce qui est art, elle ne demeura pas stationnaire; mais au lieu de marcher dans le sens de la progression, elle alla en arrière, dès la fin du VIIIe siècle, pour se remettre plus tard en mouvement dans la voie du perfectionnement. On peut la diviser en trois périodes bien distinctes.

I. — PHASE PRIMORDIALE.

(*Du IVe siècle au IXe, exclusivement.*)

La France a dû posséder des basiliques de cette période, avant Karl-le-Grand; mais bâties en bois, dans une contrée riche en forêts; elles ont été ruinées facilement, et aucune d'elles n'a survécu. — Il faut recourir à l'Orient et à l'Italie.

II. — PHASE INTERMÉDIAIRE.

(*Du commencement du IXe siècle, à la deuxième moitié du XIe.*)

Cette phase n'est pas un développement, un progrès; mais une corruption qu'expliquent et que justifient les invasions des peuples barbares, les guerres perpétuelles.

III. — PHASE FINALE.

De la deuxième moitié du XIe siècle, à la fin du XIIe, et quelquefois au milieu du XIIIe.)

Cette phase est une véritable *renaissance*, un retour hardi aux traditions de la phase primordiale, mais avec une sous-individualité particulière et un ordre d'idées génériques qui annoncent de notables changements survenus dans l'esprit public des peuples, qui prédisent et préparent la grande révolution architectorale du XIIIe siècle.

Ce style offre donc trois âges bien marqués, bien précis, trois périodes bien distinctes, filles de la même pensée et des mêmes ancêtres, ayant pourtant des caractères généraux communs à tous les trois. — Karl-le-Grand fit fleurir ce type, dans son système primordial, au sein de ses vastes états; mais, après ce prodigieux empereur, il ne tarda pas à se barbariser

en Europe, à l'instar des institutions politiques et des mœurs, et se releva plus opulent que jamais, par la sculpture, au XIe siècle et dans le XIIe, époque où il va subir l'importante transformation aiguë du XIIIe siècle, en s'éloignant complètement de toutes les traditions antiques. Ce type du XIIIe siècle ne peut bien se juger qu'en France, comme l'architecture byzantine ne peut bien se juger qu'en Italie. — L'Italie, la belle Italie, berceau de l'art dans notre Occident, n'a jamais fait grand cas du type ogival, et cela par des raisons de climat, de traditions, d'harmonies, de sensualisme, d'histoire et de mœurs qu'il serait beaucoup trop long d'expliquer; aussi, est-elle riche en monuments byzantins des trois phases ci-dessus indiquées. L'Italie a eu le bonheur de pouvoir conserver, elle, des édifices byzantins de la première époque, car plus heureuse que la France, elle avait pu ériger ces monuments avec le marbre et la brique. Venise, Pistoia, Pise, Milan, Lucques Arezzo, Bologne, Rome, Terracine, Bourg-Saint-Donin, Vérone, Brescia, Plaisance, Parme, Modène, etc., offrent des églises où l'école du Bas-Empire s'est noblement formulée. Mais le véritable Panthéon des gloires byzantines dans l'Occident, est et sera longtemps encore la ville de Ravenne; son temple de Saint-Vital, bâti au VIe siècle, et issu directement des traditions orientales de Sainte-Sophie, est le produit le plus complet et l'expression la plus fidèle du type primordial, qui soit dans notre Europe occidentale. — Ce monument est pur sang.

PRINCIPALES ÉGLISES D'ITALIE, ISSUES DU TYPE BYZANTIN PRIMITIF, FORMULÉ DANS RAVENNE, OU PLUS ANCIEN ENCORE, ET PRESQUE TOUT ROMAINS.

A Rome :

Saint-Clément.
Sainte-Agnès, hors les murs.
Saint-Étienne-le-Rond.

Baptistère de Constantin.
Petite église de Constance.
Sainte-Marie de Trastavère.
Et plusieurs autres plus ou moins conservées.

Saint-Étienne, de Bologne.
Saint-Laurent, de Milan (vieille portion).
Ancienne église cathédrale de Brescia.

PRINCIPALES ÉGLISES DE LA PÉNINSULE, APPARTENANT, SOIT A LA PHASE INTERMÉDIAIRE, SOIT A LA PHASE FINALE.

Saint-Ambroise, de Milan.
Le Dôme de Modène (1).
Celui de Plaisance.
Celui de Vérone.
Celui de Pise.
Église paroissiale de Bourg-Saint-Donin (*Borgo san Donnino*).
Le Dôme de Terracine.
Saint-Marc, de Venise.
Saint-Michel, de Pavie.
San Donato et *Santa Fosca di Torcello*, de Venise.

Et presque toutes les basiliques de la Lombardie et de la Romagne, bâties sous l'influence des idées byzantines, même après leur règne monumental.

Nous n'avons à nous occuper ici ni de la phase *intermédiaire*, ni de la phase *finale* du style néo-grec : ces époques et surtout la seconde sont assez généralement connues, et nous leur avons consacré, d'ailleurs, en autre lieu, des considérations

(1) On sait que les cathédrales ou églises métropolitaines s'appellent du nom général de Dôme (*il Duomo*), dans diverses parties de l'Italie.

assez vastes (1) ; elles sont représentées aussi par une galerie nombreuse d'édifices, en France, en Allemagne. — C'est à la phase primordiale, celle qui se place entre le IVe siècle et le IXe, qu'appartiennent nos regards plus scrutateurs qu'éclairés. — Entrons donc définitivement dans Ravenne, et expliquons par ce qu'il reste de monuments, dans cette noble cité, un art aujourd'hui presque entièrement oublié.

III.

A travers le plus suave et le plus gracieux paysage, à travers les plus fertiles contrées, riches en caressants ombrages, plus riches encore en poésie et en souvenirs historiques, l'on arrive à la silencieuse et pacifique capitale de l'empire d'Occident sous Honorius. Au fond d'un tableau large et varié, se déroulant sur une plaine accidentée, presque sur le morne rivage de l'Adriatique, tout près de la belle forêt de pins (*Pineta*) qui le parfume de son haleine, on voit se découper dans la transparence du ciel italien, les campanilles byzantins et les coupoles grecques de la cité des Exarques. — On ne peut, en parcourant ce pays, en respirant cet air si balsamique et si tiède, s'empêcher d'admirer, à chaque pas, les formes sveltes et magnifiques des Romagnoles dont les regards expriment tant de fierté et d'amour, en même temps. Le type humain, ici, est en harmonie parfaite avec le climat, les mœurs, les sites, et je ne puis traduire toutes les impressions qu'il fait naître dans les ames naturellement disposées à la poésie. — Dans les idées providentielles, je commence à le croire, toutes les faveurs furent toujours pour le Midi, pour l'Orient, pour la Grèce, l'Afrique, pour l'Italie, pour l'Espagne : Dieu n'a fini son œuvre sublime que pour ces terres choisies où tout est beau, musical,

(1) Voyez mon *Manuel du Monumentaliste*, dans les départements de l'Ain, du Rhône, de l'Isère, de Saône-et-Loire, et dans l'arrondissement de Beaune (Côte-d'Or). (*Album de l'Ain.*)

harmonieux. Le Nord n'est qu'une ébauche de la création, car l'espèce humaine y est pauvre de profils, les imaginations y sont rebelles, la nature y est avare, le soleil n'y est presque jamais maître de l'horizon, rien n'y semble complet — Et puis, au milieu de ces campagnes de l'Exarchat de Ravenne, les vieilles coutumes et les vieilles choses, l'hospitalité byzantine mariée aux débris byzantins, une cordialité communicative et une confiance sans bornes.

Toute cette abondante végétation qui couvre la Lombardie et la Romagne, si épaisse et si serrée, que les points de vue s'y limitent trop souvent d'une manière vraiment fatigante pour le paysagiste, toute cette végétation, dis-je, semble faire place à la ville de Ravenne et fléchir pour la laisser passer. Tout autour de la cité, il y a une plaine plus nue, plus calme, qui va se confondant avec la rive. Cet aspect émeut profondément; il semble dire : « Là fut la vie, autrefois; maintenant, cette vie qui animait tout ce pays, elle s'est retirée en d'autres lieux. » — Comme en Judée, autour de Sion, comme autour de Rome, d'Autun, d'Arles, de Trèves, tout fait silence autour de Ravenne dont les vieilles gloires se sont éloignées avec la mer, mais dont le trône est encore si majestueux dans son impuissance. Si malheureuse que soit cette ville, si l'on compare son état actuel à ses précédents, n'allez pas croire à la véracité des observateurs superficiels qui la disent dépeuplée ou morte. — Non, dans ses murs vit encore une population active et généreuse, pleine de nerf et de courage. Là vivent encore des apôtres éclairés de l'art, des hommes qui comprennent merveilleusement l'admirable cité qu'ils habitent. Ravenne, si belle et si oubliée, méritait qu'on la vengeât des jugements défavorables qui l'ont frappée dans ce qu'elle a de plus cher, son honneur national, que l'on rattachât quelque éclat à sa couronne, et que l'on réparât, à haute voix, l'injustice des hommes qui l'a atteinte, et qu'avec résignation et calme elle a subie.

Mon œuvre ne demande pas, ici, de longues considérations

historiques, je me bornerai donc à rappeler sommairement ce qui peut aider à l'explication de nos monuments. « L'origine de cette antique et renommée cité, dit M. Ribuffi, se perd dans la nuit des siècles. » Assise, comme la plupart des villes maritimes abandonnées par la mer, comme Aigues-Mortes, dans le limon des marais, — ce qui lui avait valu, de Silius Italicus, l'épithète de *Paludosa*, — elle fut jadis la rivale de Venise, et, tout comme cette incroyable cité, bâtie sur un chapelet de petites îles communiquant entre elles par des ponts, au milieu d'une vaste lagune dont les eaux venaient doucement murmurer autour de ces îlots. Alors, ses monuments étaient de bois, et aucun d'eux n'a survécu aux vicissitudes politiques et physiques que le pays a subies. Octave devenu maître de l'empire romain, reconnut tout le parti qu'il pouvait tirer de cette ville, sous le rapport militaire et maritime, et il y creusa un port capable de recevoir deux cent cinquante vaisseaux, y laissa une flotte considérable, et embellit la cité d'édifices publics et de palais. Ce fut Tibère qui la fortifia de murs, et, comme Auguste, la peupla de vastes et riches monuments. Plusieurs des empereurs romains aimèrent le séjour de Ravenne, et parmi eux surtout, Dioclétien, qui y célébra avec pompe les jeux de la reine du monde.

Honorius, fils de Théodose-le-Grand, trouvant son trône peu en sûreté à Rome, à cause des fréquentes irruptions des barbares du Nord, choisit la ville de Ravenne pour capitale et siége de l'empire d'Occident, et elle garda la capitalité, même après la chute de cet empire, sous Odoacre, roi des Hérules, qui, ayant mis en pièces les légions romaines, se fit couronner, dans Ravenne, roi d'Italie, fit cette cité métropole du nouveau royaume, et y établit sa résidence. Théodoric, devenu ensuite maître de ce pays et de toute l'Italie, ajouta au lustre de Ravenne, la déclara capitale du royaume des Goths, l'orna de magnifiques édifices, et la salua vraiment reine de toute la péninsule italique. Quand les généraux de Justinien et de Justin II eurent ébranlé d'abord, puis complètement détruit le

pouvoir des Goths en Italie, les empereurs d'Orient envoyèrent, avec le titre d'Exarques, de puissants gouverneurs à Ravenne, qui fut la capitale de l'Exarchat. — Ce fut de la domination de ces Exarques que data la décadence de la vieille cité; car ici, comme il arrivait trop souvent autrefois, en pays administrés par des gouverneurs ou vice-rois, il y eut exactions, cruautés, servitude et oppression. L'Exarchat dura jusqu'au moment où Astolfe, roi des Lombards, fit de Ravenne le siége de son vaste royaume; mais ce prince n'eut guère le temps de jouir de sa capitale, car, vaincu par les Francs, il la vit concédée par eux au domaine pontifical. A dire vrai, cette concession eut peu d'effet, car après le couronnement de l'empereur Karl-le-Grand, au lieu d'être gouvernée par les autorités papales, Ravenne passa au pouvoir de ses archevêques, qui la régirent avec une constitution presque républicaine.

Les factions des Guelfes et des Gibelins déchirèrent la ville exarchale, et il en résulta pour elle la courte domination des ducs de Ravenne, qui fut détruite par l'empereur Frédérie II, avec une portion notable de la splendeur monumentale de la cité. Elle passa ensuite des mains de Frédéric à celles des souverains pontifes qui, dès-lors, l'administrèrent soit par comtes, recteurs, vicaires, soit enfin par légats, parmi lesquels plusieurs s'efforcèrent d'y régner effectivement, entr'autres Ostasius V, dont l'arrogance fut telle que les principaux habitants, aidés par la république de Venise, se soulevèrent contre lui. Ce fut en ces circonstances que les habitants de Ravenne, après avoir proclamé Saint-Marc, se donnèrent à Venise. Admirablement fut gouvernée la cité par les Vénitiens qui la dotèrent de lois sages, l'embellirent de monuments, lui firent en partie oublier les injures et les malheurs du passé, et après l'avoir régie pendant soixante-huit ans, la restituèrent au pape Jules II, qui la déclara capitale de la Romagne, et y envoya, pour représentants de son autorité, des présidents ou légats pontificaux. Ravenne eut à souffrir de l'occupation française sous Louis XIII et sous la république qui, par un décret provisoire, la priva

de la primatie transférée à Forli, et demeura ainsi sacrifiée à sa rivale jusqu'à la chute du royaume français d'Italie, en 1814, époque à laquelle elle fut de nouveau rendue au Saint-Siége, qui la fit capitale de la province de son nom.

Ce résumé rapide peut donner une idée des vicissitudes et des malheurs qui changèrent si souvent le sort de la belle Ravenne. Réduite aujourd'hui à dix-neuf mille habitants environ, c'est-à-dire au tiers de son ancienne population, siége d'une légation pontificale et d'un archevêché métropolitain, elle offre encore d'immenses avantages, un commerce local qui tend à se réveiller, de belles routes sur son territoire, un sol excellent et une agriculture florissante. Un moyen énergique et puissant de lui rendre une partie de son ancien éclat, serait d'en faire un centre d'études archéologiques, car, je le répète, c'est le sanctuaire de l'art byzantin, et les goûts artistiques de ses citoyens, le lustre dont s'environne son Académie provinciale des beaux-arts, ses écoles communales, le culte que l'on y voue aux sciences et aux lettres, sont du meilleur augure pour l'avenir de Ravenne.

IV.

Nous voici arrivé au cœur de notre sujet, aux monuments de l'école byzantine des premiers siècles chrétiens. — Examinons donc avec attention cette église de Saint-Vital qui est née de Sainte-Sophie de Constantinople, et qui a servi de modèle à tous les autres temples du même type, érigés soit à Ravenne, soit dans les autres parties de l'Italie. — C'est ici le lieu de revenir à des considérations générales sur l'art.

L'architectonique du Bas-Empire fit peu de cas de la sculpture monumentale : l'art d'ornementation consista presque entièrement dans les mosaïques. Les tableaux de marbres et de pierres précieuses, produits d'une incroyable patience, précédèrent la sculpture monumentale du XIIe siècle, comme les fresques de Cimabuë et du Giotto précédèrent les pages de

Pierre Pérugin, du céleste Raphaël et de Michel-Ange qui fut le Dante de la peinture. Il est fort important que l'on réfléchisse à ce point décisif du dogme, car ce ne fut que dans les XIe et XIIe siècles, au milieu de l'élan artistique né des premières croisades, que l'on a suppléé, dans les édifices, aux mosaïques byzantines par la sculpture monumentale. Alors, si l'art s'appauvrit d'un côté, il s'enrichit de l'autre. Une nouvelle mutation très significative s'opéra; l'extérieur des basiliques byzantines de la première époque était nul : tout l'art, toute la richesse de marbres et de pierres précieuses se trouvaient à l'intérieur. — C'était la tradition de l'Église primitive religieusement maintenue; car Jésus-Christ était né dans une crèche, et le culte chrétien dans une crypte. — Dans la troisième période, au contraire, les façades, les portes furent chargées de figures et d'ornementation, et l'intérieur du temple n'offrit guère de portions décorées que dans les chapiteaux, les arcatures et les frises.

L'aspect des églises byzantines de la première phase est essentiellement tumulaire; avant la première érection de Sainte-Sophie (Σοφια), l'architecture chrétienne antérieure au XIe siècle, avait commencé dans les catacombes et les souterrains. Peu à peu, elle sort de terre, s'élève insensiblement, s'élargit au soleil, mais en conservant toujours le sceau de son origine, elle n'a jamais cessé de ramper sous le plein-cintre antique, dans les lignes générales et les profils. Cette architectonique offre un sens merveilleusement religieux; plus facile à imiter, moins dispendieuse que l'architecture ogivale, elle devrait être toujours rappelée dans l'érection des temples modernes, parce qu'ici l'échelle monumentaire est exiguë, parce que les fresques, qui sont la seule peinture vraiment monumentale, peuvent suppléer à la mosaïque, dans notre siècle fanfaron, vaniteux et pauvre. Les temples de cet âge, nommés basiliques (Βασιλικη, REGIA DOMVS), présentent le plan d'une croix grecque, ils sont circulaires, polygonaux, à trois hémicycles à l'apside, avec sanctuaire semi-circulaire et nef en parallélo-

gramme, ils sont construits de pierres et le plus souvent de briques, sans beauté extérieure, mais resplendissants de l'éclat des mosaïques à l'intérieur. Une ou plusieurs coupoles octogones ou circulaires couronnent leur faîte. Les chapiteaux des colonnes y sont très trapus, eu égard à la délicatesse du fût : les colonnes, colonnettes et piliers sont souvent cannelés, en spirales, avec des appareils de mosaïques dans leurs torsades (comme dans le vieux cloître de Saint-Jean-de-Latran, de Rome). Les portes sont quelquefois carrées avec linteau appuyé en porte-à-faux sur la partie supérieure en saillie des piedroits, les cintres sont remplis par des tympans monolithes; une immense variété de monogrammes, langue sacrée et mystique qui n'était comprise que des prêtres et des néophytes, et se dérobait aux persécuteurs de la primitive Église, se fait remarquer dans les tableaux de mosaïques et les chapiteaux. Le plein-cintre, comme je l'ai déjà dit, et l'arc surbaissé (en anse de panier) qui en dérive, règnent d'une manière absolue dans ce système.

Presque toutes les basiliques byzantines de la première phase sont construites sur des cryptes offrant le même plan qu'elles.— Ce ne fut que dans les XIe et XIIe siècles, que les églises souterraines où l'on plaçait les tombeaux et les reliques ne furent plus creusées que sous le sanctuaire. La plupart de ces édifices sont précédés d'un anti-temple (ATRIVM), servant aux cathécumènes, qui se préparaient sous ce péristyle aux mystères de l'Église, et y recevaient les instructions qui devaient leur en ouvrir l'entrée. — Les sacristies n'entraient jamais dans le plan de construction des basiliques, le clergé se disposait à la célébration de son œuvre sainte, dans le temple même, et la tradition de cet antique usage s'est maintenue, pour une très faible part, il est vrai, dans la sainte et auguste église de Lyon, PRIMA . SEDES . GALLIARVM. — Les baptistères étaient toujours séparés du vaisseau, et après l'adoption des cloches, les campanilles formèrent également des édicules à part.

Dans les premiers siècles chrétiens dont nous effleurons l'histoire basilicale, on ne connaissait pas encore les verrières

peintes : ce n'est que dans la troisième période de l'art néo-grec, que l'on commença à adapter aux fenêtres des mosaïques transparentes. Dans le VI[e] siècle, au lieu de ces verres peints, on se servait souvent d'albâtres, de marbres grecs diaphanes, de jaspe oriental, pour fermer les baies, comme on peut l'observer à *san Miniato* (près de Florence), église d'un faire plus moderne, et dans beaucoup d'autres. Sans doute, ces clôtures transparentes auront fait naître l'idée des verrières peintes, de même que le jour indécis des catacombes, tamisé et diapré par le jeu des rayons solaires, décomposés en passant à travers les feuillages tapissant les petites ouvertures extérieures, avaient fourni celle des clôtures de marbre diaphane. Rares, très rares étaient alors les œuvres de sculpture; les marbres, l'or, le bronze, l'ivoire, concouraient à l'ornementation et à l'éclat intérieurs de la basilique; tout ce qui n'était pas marbres et incrustations de pierres précieuses, était mosaïques à personnages et à représentations historiques.

Deux ambons s'élevaient aux deux angles du sanctuaire, et un siége épiscopal fait dans la forme des chaises curules des sénateurs romains, se dressait dans le chœur; tous ces ouvrages étaient de marbre. Quand la basilique était en parallélogramme (à l'instar de Saint-Paul, hors les murs de Rome, que l'on rebâtit sur le plan primitif), comme Saint-Apollinaire nouveau et Saint-Apollinaire *in classe*, de Ravenne, aucunes chapelles latérales ne s'ouvraient sous les collatéraux; les plafonds étaient plats; entre les colonnades et le plafond, s'ouvraient une suite de baies cintrées ou carrées, soutenues par des pilastres ou par des colonnes; les chapelles ne furent connues que dans une époque avancée de l'ère ogivale, lorsque les tombeaux d'abord cachés dans les cryptes, furent érigés dans les temples eux-mêmes. La mosaïque était souveraine du premier âge basilical : on la trouvait sur les parois, sur les voûtes, les coupoles, dans les sanctuaires, sur toutes les portions supérieures des édifices, jusque sur les pavés où elle ruisselait en compartiments de marbre juxta-posés avec art, en merveilleuse marqueterie de

porphyre, de vert antique, de serpentin, de jaspe sanguin, etc., comme à l'église de Sainte-Marie, IN ARA COELI, près du Capitole, à Rome, et en tant d'autres. Les mosaïques à représentations, formées de petits compartiments de marbres, de pierres précieuses, de pâtes et de verre, étaient sur fond d'or ou sur fond noir : leurs sens historiques étaient plus souvent tirés de l'ancien que du nouveau Testament. — On peut dire que la mosaïque s'est infusée dans les mœurs architectoniques de l'Italie, car, à Rome, à Florence, à Lucques, à Arezzo, à Pise, on continua avec gloire cet art admirable, même dans les XIV[e], XV[e], XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles.

Le Sauveur était toujours revêtu d'une longue tunique : son visage et sa contenance étaient austères, il avait la tête auréolée de la croix grecque. Parmi les éléments qui caractérisent le faire byzantin dans ses diverses périodes, il faut ranger l'empire absolu des formes arrondies dans les amortissements. L'appareil était régulier. Le grand appareil était peu pratiqué; mais l'appareil moyen et le petit appareil (OPVS RETICVLATVM des Latins), composé de briques symétriquement arrangées, règnent presque d'une manière absolue. Les contreforts sont adhérents, peu saillants, lourds, dépourvus d'ornements et d'arcs-boutants. Les arcatures à trois divisions, les fenêtres géminées sont chargées d'archivoltes et viennent s'appuyer sur des colonnes ou colonnettes accouplées. Les personnages des imageries mosaïcales sont raides, maigres, longs, expressifs; les légendes, les monogrammes abondent autour d'eux. Le monogramme le plus connu est celui de :

(Voir la planche n° 1.)

Χριστος avec l'A et l'Ω, c'est-à-dire PRINCIPIVM ET FINIS. Ces monogrammes, je le répète, étaient les mots d'une langue muette, à l'usage des premiers chrétiens, et cette langue inintelligible aux païens, servait de moyen de ralliement et de communication aux sectateurs du Christ. — Elle est constamment rappelée dans les édifices byzantins de toutes les périodes.

Les autels sont tous, sans exception, carrés comme les tombeaux antiques, quelquefois simple table de marbre soutenue par quatre colonnettes, plus souvent à coffre plein, ornés de moulures en S, et offrant le monogramme du Christ au centre du retable. — Les baies des fenêtres sont rares, petites et ébrasées; les arcs simulés ou bouchés sont une partie importante de la décoration. Le cintre des arcades est souvent fait de briques rouges, et des cordons de même nature accidentent l'appareil de grandes murailles extérieures, quand l'édifice est de pierres. Les chapiteaux sculptés représentent des personnages, des arabesques, des animaux apocalyptiques et fantastiques, des plantes, etc. Le buste du Sauveur est toujours entouré dans les mosaïques, et plus tard dans les tympans sculptés, d'un cadre elliptique, et accompagné des lettres:

(Voir la planche n° 2.)

SAL . MVDI.

Les ornements principaux des impostes, des archivoltes, portes, fenêtres, arcatures, rinceaux, frises, consistent en:

Étoiles, têtes saillantes, crosses, dents de scie, clous, billettes, lozanges, zigzags, chevrons brisés, moulures prismatiques, gauffrées et à damier, cables, torsades, nébules, tresses, cordes et nattes, feuilles, fruits, corbeilles, figures symboliques et bibliques, monstres, etc.

Les incrustations de mastic rouge avec arabesques de marbre blanc, les corbeaux, corbillons et modillons en forme de console, carrés, à figures grotesques, surmontés immédiatement d'une corniche, rentrent dans les conditions essentielles du type byzantin primaire. — Le maître-autel se plaçait d'ordinaire au commencement du sanctuaire, ou au centre s'il n'y avait qu'une seule coupole, comme à l'église de Constance, près de Saint-Agnès, hors les murs, à Rome. Souvent la coupole était supportée par quatre gros piliers cylindriques. Les toitures

se composaient de larges tuiles plates à rebords saillants recouverts par une tuile courbe, ainsi que chez les anciens Romains, et cet usage s'est conservé, même de nos jours, à Rome, en Toscane, et dans quelques parties de la Romagne.

Ceux qui voudront s'initier complètement aux secrets de l'art byzantin, devront examiner tous les genres d'ouvrages créés par cette école, les œuvres d'or, d'argent, de cuivre, de bronze, d'albâtre oriental, d'ivoire, de nacre de perle, de mastics, d'émaux, de pierres précieuses, de lapis-lazzuli, de porphyre, de basalte et de granit; ils devront étudier les plafonds, les pavés, les chaires, les siéges, les tribunes et tout ce qui composait le mobilier des basiliques.

On peut dire que le style byzantin est devenu aussi italique qu'oriental. Les Italiens que j'offrirai toujours à mes compatriotes eux-mêmes, pour exemples de cordiale hospitalité, de patriotisme fervent, les Italiens, dis-je, n'ont jamais fait avec amour l'architecture ogivale si improprement appelée *gothique*, parce qu'elle était étrangère et septentrionale. Ils s'appliquèrent pourtant, de mauvais cœur et en dépit de leurs habitudes, à emprunter à ce type un seul caractère qui est le tiers-point, et ne purent avec cet accessoire, comprendre à l'égal des Français et mener à perfection, l'architectonique aiguë; car si le tiers-point est un des signes les plus expressifs du type pyramidal, qui avait l'élancement pour pensée et voulait monter à Dieu, il est loin d'être son élément et son principe générateur. — Cela est si vrai, que l'on a fait beaucoup de basiliques byzantines avec l'ogive. Ce tiers-point, dans les formes italiques d'architecture, avec les plafonds planes, avec les façades à frontons, avec les lignes horizontales, était un contre-sens, un barbarisme, un faire étrange, puisque les Italiens ne prenaient qu'un seul caractère au type du XIII[e] siècle, essentiellement vertical et pyramidal, de la base à la cime, des lignes générales aux profils, de la pensée à la forme, dans les idées contemplatives des peuples du Nord. Essentiellement amis de l'ornementation, les Italiens admirent avec plus de faveur et poussèrent très loin

le type aigu, dans sa période riche du XV[e] siècle, c'est-à-dire, celle où la majesté du plan était sacrifiée à la variété et à l'empire des détails: les plus curieux jubés de la fin du XV[e] siècle et du commencement du XVI[e] que nous ayons en France, comme celui de la Madeleine, de Troyes et de Brou, sont l'ouvrage d'artistes italiens. — Je ne doute pas, moi, que si ce peuple ardent eût voulu adopter complètement la fabrique du Nord, l'implanter et l'acclimater sur son sol, il ne l'aurait portée à un haut degré de splendeur. Nous en avons de magnifiques preuves dans les cathédrales d'Orviette et de Sienne, dans l'église métropolitaine de Gênes, dans le campanille de Sainte-Marie-des-Fleurs, de Florence (XV[e] siècle), dessiné par le Giotto; l'on voit dans ces œuvres combien l'art ogival, marié à toutes les merveilles de la polychromie, aux bas-reliefs d'or, aux mosaïques, à la richesse des marbres, toujours si transparents et si éternels, pouvait gagner de grandiose et d'éclat, entre ces mains italiennes si habiles dans la décoration.—Justice donc soit rendue à la péninsule mère de l'art et du savoir européens. Quelques églises de Florence, de Naples même (l'église métropolitaine de Saint-Janvier), la *Minerve*, de Rome, offrent l'arc en tiers-point, mais sans corrélation avec la pensée architectonique générale monumentaire. Je ne connais que trois monuments du type français, d'un faire exquis et en tous points conformes à l'esprit du genre: l'église de Saint-Pétrone de Bologne, l'église de Saint-André de Verceil, et une toute petite église, admirablement sentie, véritable bijou d'art, située à Gênes, presqu'au pied de l'ancien palais des Doges, et dont le nom m'échappe.— Plusieurs monumentalistes penseront peut-être que la cathédrale de Milan (*il Duomo*) infirme le raisonnement que j'ai formulé plus haut. —Mais la ville de Milan, située au pied des Alpes, aux dernières limites de l'Italie, ne peut ici être prise pour exemple. Le style de cet édifice, bien qu'ogival, ne rentre qu'en *partie*, mais non point en totalité, dans le génie propre au type français. Cette basilique, le plus solennel et le plus majestueux hommage rendu par la péninsule à l'architectonique religieuse du Moyen-âge, à partir du XIII[e] siècle, n'est à vrai dire qu'une œuvre mixte, neutre, tenant à la fois de deux écoles, l'école italique et celle que l'on s'obstine à appeler *gothique*, et que je nomme *française*, moi, et non pas allemande, parce que les Allemands et les Anglais n'ont fait que la transplanter, comme un arbre exotique, de la terre de France, sur leur sol.

VI.

La basilique de Saint-Vital de Ravenne offre en mosaïques, exactement le même genre d'ornementation qui, à la renaissance de l'art byzantin, dans les XI[e] et XII[e] siècles, se réalisa dans la sculpture. Ce sera donc faire l'histoire de la sculpture que d'esquisser celle de la mosaïque. En ces peintures de marbres, vous retrouvez sur les impostes, les rinceaux, les frises, les archivoltes, tous ces dessins de *dents-de-scie*, de *zigzags*, de *chevrons brisés*, *etc.*, dont nous avons parlé plus haut comme de signes génériques de l'art néo-grec. Dans le XII[e] siècle, on traduisit le tableau par le relief, et la peinture par la bosse. Les hommes du Nord n'avaient à leur disposition ni les pierres précieuses, ni les marbres d'Orient; ils firent preuve de goût, de sens artistique, de patience et de piété, quand, avec un faire non moins hardi, non moins noble, non moins symbolique, majestueux et grave, ils remplacèrent l'ordre de beautés émanées de la mosaïque, inhérent à son esprit, par la sculpture monumentale.—Chose prodigieuse! il se rencontra un pays, que j'ai surnommé l'Italie du nord, qui, privé de marbres par son climat, d'exemples par son éloignement de la terre italique, érigea cependant d'immenses monuments de marbre, à force d'art, de dévoûment et de patience; — ce pays, c'est la Belgique.

Le temple de Saint-Vital, de Ravenne, fut érigé vers le milieu du VI[e] siècle, et va nous servir merveilleusement pour point de départ, comme exemple et comme application

de tout ce que nous avons dit tout-à-l'heure. Bâti dans le lieu même où saint Vital et autres martyrs moururent au milieu des tortures, pour la foi chrétienne, cette illustre basilique construite, en grande partie, avec les débris et les marbres de l'ancien amphithéâtre romain de la cité, fut consacrée par l'évêque saint Maximien, en D XLVII. — L'extérieur de ce monument, comme tous ceux de l'ère byzantine primaire, n'a rien de significatif; on peut même dire qu'il est d'une remarquable indigence. — Bâti de briques appareillées avec soin et régularité, mais dont aucun profil, aucun motif ouvragé ne compensent le monotone aspect, il rentre dans les conditions essentielles de tous les édifices religieux contemporains; car ils ne devaient jamais, par la splendeur ostensible et l'éclat de leur ordonnance extérieure, éveiller la jalousie et la méchanceté des ennemis de la foi. — Mais le spectateur est bien dédommagé de cet aspect pauvre, lorsqu'une fois il a franchi le seuil du vaisseau. Sous cette coupole grecque, au milieu de ces formes antiques et inconnues, il n'est plus en Europe, il est transporté en Orient; il a, dans l'église exarchale, à la fois la basilique et le palais, le théâtre et la cour orientale, il sent toute son ame s'épanouir en d'incroyables rêves et en d'ineffables harmonies.

Le plan de l'édifice offre un octogone régulier que constituent deux rangs de loges ou portiques superposés, soutenant une coupole circulaire. Autour de cette fabrique, règne un collatéral moins élevé qu'elle, et décrivant la même figure, percé de deux chapelles circulaires vers la partie supérieure de l'église, et semi-circulaires vers la portion inférieure. Ajoutez à cet ensemble le sanctuaire placé en regard de la porte principale, aujourd'hui condamnée, et autrefois précédée d'un anti-temple, la grande chapelle qui fait face à la sacristie, et qui est une reconstruction beaucoup plus moderne que le reste; enfin, la sacristie qui se trouve dans les mêmes conditions, et vous aurez le plan du vaisseau. La sacristie et la chapelle placée en regard d'elle, probablement remplacent des constructions

byzantines analogues à celle du sanctuaire : dans cette hypothèse, la basilique avec ces deux constructions, le chœur et l'anti-temple, présentant une légère saillie par rapport aux lignes générales du vaisseau, aurait esquissé la croix grecque à branches faiblement accusées. — L'aire de Saint-Vital peut offrir trente-deux mètres quatre-vingt-un centimètres de diamètre, d'un mur à l'autre, et seize mètres quarante-quatre centimètres d'un pilier coupolaire à celui qui lui est opposé.

(Voir le plan de l'église, planche n° 3.)

Le pavé laisse apercevoir des traces, devenues rares, de l'ancienne mosaïque à arabesques, qui le composait, et est demeurée ensevelie, par suite de l'élévation du sol de la cité. D'après ce qu'il en reste, l'on peut se convaincre avec quel art, avec quelle verve, avec quels délicieux motifs la marqueterie de marbre savait varier à l'infini ses combinaisons. Toutes les murailles sont revêtues, à leur partie inférieure, d'immenses dalles de marbre grec veiné, au dessus desquelles régnait une frise faite de compartiments des marbres les plus rares et les plus antithétiques de ton, dont nous n'apercevons que des débris. Ces murailles sont interrompues par des pilastres également revêtus de marbres. Deux de ces pilastres présentent, au lieu de chapiteaux, un assortiment de marbres choisis, et l'on y observe une guirlande de feuilles, des arabesques de porphyre, de serpentin, d'albâtre et de nacre de perle, et le monogramme :

(Voir la planche n° 4.)

qui signifie bien certainement IVLIANVS, fondateur de l'église. — Huit gros pilastres tapissés de dalles de marbres grec et égyptien, et quatorze colonnes de marbre grec veiné, constituent le rang inférieur de loges qui environnent et limitent le centre coupolaire de l'édifice. Chaque zône d'arcades est de figure semi-circulaire et voûtée en conque; elle est accusée

par deux pilastres, deux colonnes, et par trois petits arcs ouverts sous la loge. Les chapiteaux sont très variés, trapus, démesurément applatis par rapport au fût; les impostes trapézoïdes ressemblent à un second chapiteau, et sur la plupart d'entre elles, on remarque le monogramme précité de Julien, et celui de :

(Voir la planche n° 5.)

ECCLESIVS EPISCOPVS

L'étage supérieur de loges est, en petit, la répétition des arcs inférieurs : il forme une tribune, et chaque zône est ornée d'une balustrade adaptée après coup. Quelques-unes des colonnettes de ce rang sont ornées d'une petite ancre, ce qui semble indiquer qu'elles proviennent de l'ancien temple de Ravenne, consacré à Neptune. La coupole, jadis ornée à la voûte, de mosaïques, et aujourd'hui de fresques modernes, qui sont loin d'être à leur place, est éclairée par huit fenêtres à deux divisions.

La seule portion complètement intacte de l'édifice, quant à l'ornementation des grandes lignes, c'est le sanctuaire. C'est là que la noble fille de Sainte-Sophie de Constantinople brille de tout son antique éclat. — A l'entrée du *presbytère* (portion du sanctuaire réservée aux officiants), on remarque deux bas-reliefs du plus grand prix, restes de la somptueuse ornementation du temple de Neptune. Les murs latéraux de cette partie de l'édifice, aux deux côtés du maître-autel, sont percés de tribunes à trois arcs, dans leur portion supérieure. Les impostes des colonnettes offrent le monogramme de Julien, et la croix grecque avec le croisillon supérieur un peu allongé, presque en forme de croix latine renversée.

(Voir la planche n° 6.)

Tout ce sanctuaire est revêtu de mosaïques du VI[e] siècle.

Au rebord intérieur de la voûte à quatre pans qui accuse le presbytère, sont quinze médaillons représentant les douze apôtres, saints Gervais et Protais, fils de saint Vital, et le Sauveur au centre. Les murs latéraux, vers les tribunes, au dessus du premier rang d'arcades qui les soutiennent, offrent les sacrifices de Melchisedech et d'Abel, Moïse en différentes situations, le sacrifice d'Abraham, les prophètes Jérémie, Isaïe, les Évangélistes, des anges; la voûte est entièrement ornée d'arabesques. Dans la portion du sanctuaire nommée *tribune*, on voit à droite l'empereur Justinien, suivi de courtisans et de soldats, et saint Maximien, évêque; à gauche du spectateur, THEODORA AVGVSTA, femme de l'empereur, avec une foule de matrones. Dans le fond concave de la *tribune*, que nous nommons *apside* (1), et qui, ici comme dans toutes les églises byzantines, a une voûte en forme de conque: vous observerez le Sauveur en pied, assis sur un globe, avec deux anges à ses côtés, ayant dans sa longue robe ou tunique, la lettre N (NAZARETHVS), à sa droite, saint Vital qui reçoit la couronne du martyre, et à sa gauche, saint Ecclésius offrant au Christ le temple érigé par lui (saint Vital); ces saints sont désignés par les lettres :

SCS . VITALIS — ECCLESIVS . EPIS

On se figurerait difficilement, sans l'avoir vu, l'effet profondément religieux de ces peintures de marbre, de ces poses si majestueuses, si larges, si fermes, de ces figures si graves et si imposantes, de cette mystique histoire si merveilleusement exposée aux yeux des fidèles. Il est à remarquer que les sujets tirés de l'ancienne loi, sont plus nombreux que ceux empruntés au nouveau Testament. La grande figure de Moïse est après celle du Christ, celle qui domine toutes les mosaïques byzan-

(1) On appelle *tribune* le fond du sanctuaire : ce mot est à peu près synonyme d'*apside*.

tines : on retrouve le législateur du Sinaï, dans tous les actes de sa vie, et avec lui, Ezéchiel, Jérémie, Élie, Isaïe, etc. — Je ne puis faire passer dans cette rapide description, les magnificences de détail du monument; ce que j'en ai dit suffira pour les archéophiles, car ils sauront ce qu'est l'œuvre, ce qu'est le plan, ce qu'est le caractère de la basilique. — Inutile donc de leur parler d'une foule de travaux antiques et modernes qui concourent à l'ornementation du temple, du tombeau de l'exarque Isaac, des chapelles, de la sacristie qui, ainsi que toutes celles d'Italie, est un objet important de décoration. — Dans la douce et belle péninsule, il se pratique dans toutes les églises un excellent usage : elles sont vides de bancs et de chaises, et le monumentaliste peut, tout à son aise, jouir de la vue d'ensemble et des détails des édifices religieux; et puis chaque chose y est à sa place, dans son véritable jour, et cela est beaucoup. — Je n'ai jamais parlé de la forme des arcs, parce que personne n'ignore que le plein-cintre et quelquefois l'arc surbaissé (en anse de panier) régnèrent exclusivement chez les Byzantins.

Bien que l'église de Saint-Vital ne soit pas complètement vierge, qu'elle ait été modernisée par un zèle mal entendu, ce temple n'en est pas moins la gloire byzantine la plus pure de l'Occident.

A deux pas de ce monument, après avoir jeté un coup-d'œil à l'église autrefois byzantine consacrée à la Sainte-Vierge, par saint Ecclésius, aujourd'hui reconstruite, et dont il ne reste d'œuvre primitive que le campanille circulaire, arrivons en toute hâte à la chapelle funéraire que, vers la moitié du V[e] siècle, Galla Placida, fille de Théodose-le-Grand, mère de Valentinien III, empereur d'Occident, fit bâtir pour elle et les siens, et qu'elle consacra aux saints Nazaire et Celse. Ce petit vaisseau, dont l'extérieur bâti de briques, comme celui de Saint-Vital, est absolument dépourvu d'ornementation, de profils accentués, est pavé de marbre jaune antique, à taches sanguines, et autres marbres précieux de Grèce et d'Égypte. Sa figure est celle d'une

croix latine au centre de laquelle s'élève un autel de forme antique, composé de trois grandes tables d'albâtre fleuri oriental, transparent, avec quatre colonnettes soutenant la table horizontale, ouvrage évident du VI[e] siècle. — Cette forme était aussi celle de l'ancien autel majeur de Saint-Vital, contemporain de la fondation. — Ainsi, nous voilà fixés sur le type le plus constant d'autels des V[e] et VI[e] siècles, qui régnait concurremment avec l'autel à coffre plein, et moulure en S sur le retable. Un grand tombeau de marbre grec, avec couvercle, autrefois décoré de lames d'argent, et offrant une petite ouverture qui permettait de voir le corps de l'impératrice vêtue des habits impériaux, renfermant les dépouilles mortelles de Galla Placida; un autre tombeau orné de divers symboles chrétiens, contenant les restes d'Honorius, empereur latin, frère de Galla Placida; un autre de Constance III, époux de Galla, et père de Valentinien III; divers autres tombeaux incrustés dans les murs, renfermant les cendres de Valentinien et d'Honoria, fille de Galla Placida, appellent l'attention de l'artiste. Tout le petit temple est tapissé d'immenses tables de marbres choisis, à sa partie inférieure, et de mosaïques du V[e] siècle, à ses portions supérieures. — Ainsi, on le voit, quand j'ai dit que dans les basiliques byzantines, tout ce qui n'était pas marbre était mosaïque, je n'ai pas compromis la vérité historique, et l'exemple vient confirmer le précepte. Quel que fût le plan du temple, octogone, rectiligne, en croix grecque ou latine, c'était toujours le même système d'ornementation. — La coupole représente un ciel étoilé, avec une grande croix au centre, image du *labarum* : les parois offrent les Évangélistes figurés avec les symboles de la vision d'Ézéchiel, des prophètes, des colombes, le Christ Bon Pasteur, des cerfs, des troupeaux, etc. Les arabesques et les frises en mosaïque sont d'un goût exquis.

L'ancienne église métropolitaine de Ravenne a été remplacée par un édifice tout moderne, et de la vieille basilique, le campanille seul, de briques, et de forme circulaire, isolé du temple, a survécu, avec le baptistère isolé aussi. — Ce bap-

tistère du Ve siècle, offre à peu près, en petit, l'image de Saint-Vital, seulement un portique n'y règne pas autour de la portion inférieure de la coupole. — C'est toujours la figure octogone, le tombeau grec, la division en deux ordres superposés. D'abord, huit colonnes de marbres divers avec chapiteaux très variés (1), et huit arcs subdivisés en trois arcatures, puis vingt-quatre colonnettes, au rang supérieur, supportant la voûte coupolaire. Tout cet édicule est tapissé de mosaïques à fond noir, représentant Jésus-Christ au Jourdain, saint Jean-Baptiste, les apôtres, des trônes et siéges épiscopaux antiques; il est vêtu d'arabesques d'or à la voûte, d'incrustations précieuses de marbres, de porphyre, de serpentin, de vert antique, etc. Au centre, posée sur le riche pavé en compartiments, s'élève une grande cuve octogone de marbre grec et de porphyre, avec son ambon du même marbre; elle servait au baptême par immersion. Il existe deux chapelles en cul de four, sur les pans de l'église et je suppose qu'autrefois il y en eut quatre. Parmi les légendes écrites au dessous des représentations mosaïcales, j'ai remarqué celles-ci :

(Voir la planche n° 7.)

IBI . DEPOSVIT . VESTI MENTA . SVA . ET MISIT . AQVAM

COEPIT . LAVARE . PEDES . DISCIPVLORVM

IN . LOCVM . PASCVAE . IBI . ME . CONLOCAVIT

SVPER . AQVA . REFECTIONIS . E . DOCAVIT . ME †

Et une autre, peinte nouvellement, d'après l'ancienne qui était en mosaïque, comme ses sœurs :

(1) On pense que ces colonnettes, toutes différentes les unes des autres, ont appartenu à divers édifices antiques, élevés par les Gentils, et cette opinion me paraît on ne peut mieux fondée.

BEATI . QVORVM . REMISSAE . SVNT . INIQVITATES

ET . QVORVM . TECTA . SVNT . PECCATA

Les inscriptions byzantines ne sont pas comme celles des XIIIe XIVe et XVe siècles, exprimées avec des signes barbares; elles ne forcent point le monumentaliste à s'arracher les yeux pour les déchiffrer; toujours elles offrent la lettre onciale, le beau caractère romain légèrement altéré, il est vrai, et la langue augustale légèrement corrompue. Tout ce qui, dans le petit temple, comme dans tous ceux du règne byzantin primaire, n'était pas mosaïque, était marbre : les grandes dalles de marbre ont presque toutes disparu, et on les a remplacées par l'application de couleurs triviales, ou badigeon. Ce monument est enterré, comme Saint-Vital, par suite de l'exhaussement du sol, et son pavé représente des rosaces, des festons, etc. On y remarque un tombeau de marbre de Paros, provenant d'un ancien temple, chargé de sculptures symboliques païennes, et au dessus de son comble octogone, est implantée une croix de cuivre, haute de soixante-trois centimètres, et large de quarante-huit, que je suppose du VIIe siècle.

(Voir la planche n° 8.)

Mon œuvre étant exclusivement byzantine, je ne dois citer à ma barre que les monuments néo-grecs dont la ville de Ravenne abonde. Toutes les églises de ce pays, sans exception, à peu près, furent originairement filles de ce type si grave et si religieux; mais rebâties ensuite dans des idées plus ou moins modernes, elles ne nous présentent aucun intérêt. L'église métropolitaine, celles des SS. Jean et Paul, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Victor, de Saint-François, de Sainte-Croix, ont conservé leurs campanilles primitifs, solitaires et muets témoins des premiers âges de l'Église, contemporains de l'adoption des cloches.

Des restes bien précieux sont ceux de l'église de Saint-Michel *in Affricisco*. Dans la calotte de l'apside, la mosaïque représente le Rédempteur entouré des archanges Gabriel et Michel, tenant d'une main une croix et de l'autre un livre ouvert sur l'une des pages duquel on lit :

QVI . VIDIT . ME . VIDIT . ET . PATREM

Et sur l'autre :

EGO . ET . PATER . VNVM . SVMVS

Les murs latéraux du sanctuaire, tapissés de mosaïques aussi, laissent apercevoir saints Cosme et Damien, Jésus-Christ qui bénit d'une main, et, de l'autre, supporte le livre des évangiles, des anges sonnant de la trompette apocalyptique, etc. — Cette église avait autrefois un plan basilical magnifique : elle était à trois nefs soutenues par des colonnes de marbre grec ; il n'en reste que la *tribune* du Sanctuaire.

L'antique baptistère des Ariens, aujourd'hui : *Oratoire* de Sainte-Marie *in Cosmedim*, est encore un petit octogone, bâti dans le VIe siècle, et consacré au culte catholique, quand on eut chassé les Ariens, par l'évêque saint Agnellus, qui fit orner sa voûte de mosaïques du même VIe siècle. On remarque dans le riche pavé de marbre, un grand morceau de granit oriental que l'on croit un reste de la cuve baptismale des Ariens. La voûte offre le Sauveur, baptisé par saint Jean-Baptiste, par immersion, dans le Jourdain, symbolisé par la figure d'un vieillard qui tient à son flanc une aiguière. L'Esprit-Saint, sous la forme d'une colombe, couronne la tête du Christ ; puis, les douze apôtres, tenant chacun une couronne à la main, excepté saint Pierre qui a les clés du paradis et saint Paul qui porte deux volumes ; puis encore un trône sacré couvert de tapis précieux, composent la mosaïque.

L'église de Saint-Apollinaire nouveau, fut érigée, toujours

dans ce VIe siècle qui est vraiment l'âge monumental de Ravenne, par le roi Goth Théodoric qui le destinait pour cathédrale à ses pontifes ariens. — Ce seul fait, entre mille, est caractéristique, et prouve que les Goths n'ont jamais eu d'architecture nationale propre, puisque voici un roi goth qui bâtit une *église byzantine :* que devient l'appellation d'architecture gothique ?...

Ce grand monument, précédé d'un pérystile, est parallélogramme et à trois nefs. Toute la partie supérieure des murs, qui constituent la maîtresse-nef, au dessus des cintres, est vêtue de mosaïques les plus précieuses et de la plus haute importance pour l'histoire de Ravenne. Elles représentent sur un fond noir, la vieille cité telle qu'elle était lors de la fondation royale ; on y remarque le temple de Saint-Vital et le palais de Théodoric indiqué par le mot PALATIVM, inscrit sur la façade. — Ce palais est si ressemblant aux restes nommés encore aujourd'hui le *palais de Théodoric*, et que j'effleurerai tout-à-l'heure, que je crois fermement à la vérité historique de la dénomination. Le portique extérieur du palais est orné de rideaux, antique usage oriental qui s'est conservé de nos jours encore en Italie et dans le midi de la France. A droite du spectateur, sont vingt-cinq figures de saints martyrs, tenant tous une couronne à la main, puis le Christ assis sur un trône parmi les anges. A gauche, en face du palais, l'on voit la ville de *Classe*, avec une perspective de la mer chargée de vaisseaux, qui annoncent le port ; ensuite, une série de vingt-deux vierges, séparées entre elles par des palmiers et d'autres arbres, tenant toutes une couronne à la main. Rien de poétique et de pieux comme cette galerie historique de saintes ; rien de suave comme le nom qu'elles portent, nom tout romain et tout musical, tel que :

SANC . PVLCHERIA, etc.

Après les vierges, vient l'adoration des mages. Le reste des murailles jusqu'au plafond entièrement doré, représente en

mosaïques, divers Pères du vieux et du nouveau Testament et différents miracles opérés par Jésus-Christ. — La décoration du sanctuaire ayant été altérée et cette portion ayant perdu son caractère originel, il n'y reste de curieux que le pavé formé de vert antique, de porphyre rouge oriental, ect.

Tout ce monument, indépendamment de sa chaire de marbre grec, regorge de tombeaux des premiers siècles, d'inscriptions, d'ouvrages d'albâtre jaune, de porphyre, de cipolin, de marbre de Paros, de serpentin, de jaspe, de noir et de blanc antiques, de toutes les époques, depuis l'âge d'or du ciseau grec, jusqu'à l'âge de plomb de l'art au IXe siècle. Je recommande aux observateurs la dernière chapelle obscure, à main gauche, vers le sanctuaire, sous le collatéral du côté de l'évangile; là, sont réunies d'immenses richesses de détail, dont le granit oriental, le gris antique, etc., sont la matière, derniers enfants du goût classique, ou d'un faire moins châtié, plus ou moins purs, plus ou moins corrects, débris d'édifices bâtis par les Gentils, car la dépouille des temples païens de la plus belle époque de l'art, se mêla toujours aux offrandes de la piété byzantine. Vous y verrez des chapiteaux mollement sculptés dans le serpentin, comme si ce marbre n'était pas le plus compact et le plus dur des marbres. — Il faut observer aussi un vieux siége abbatial, de marbre, du Xe siècle, parfaitement intact.

Cette grande basilique, pillée et brûlée par les barbares (les traces de la fumée et du feu sont encore visibles), est loin d'offrir l'ombre de son ancienne magnificence. Parmi les mosaïques historiques dont plusieurs sont détruites, il en est une qui donne le portrait précieux de l'empereur Justinien. — J'avoue que cette église, malgré les ravages qu'elle a subis, a produit sur mon ame une émotion profondément religieuse, car elle est calme et grave, et elle me rappelait un temps plein de la foi la plus ardente, la plus sincère, la plus courageuse. Je me souviens avec quelle extase je voyais le ciel bleu-noir d'Italie, à travers les vitres incolores des fenêtres basilicales;

c'était à croire que ces fenêtres étaient munies de verres de couleur. — Ajoutons que Saint-Apollinaire nouveau a conservé son campanille primitif, toujours de forme circulaire, et bâti de briques.

Le temple consacré à sainte Agathe, était une des plus anciennes églises de Ravenne; car elle fut terminée en CCCC XVII. Ses trois nefs sont soutenues encore aujourd'hui par vingt colonnes de granit, de cipolin, de gris obscur antique, de marbre blanc avec tache imitant la peau de serpent; mais elle n'a gardé de byzantin que le plan, tant sa physionomie primordiale a été dénaturée. Sur l'autel majeur, formé d'un tombeau de marbre grec, du Ve siècle, et qui renferme les corps de saint Sergius, martyr, et de saint Agnellus, évêque, on remarque le monogramme suivant:

(Voir la planche n° 9.)

SERGIVS DIACONVS

La *Rotonde* est aussi un monument de la royale somptuosité de Théodoric. Destinant cet édifice à son mausolée, il envoya à Rome un architecte fameux, pour s'inspirer de la vue du Panthéon, et le faire romain bien plus que le faire byzantin, respire dans son œuvre. Cette rotonde, construite dans le VIe siècle, toute de marbres du plus grand appareil, couverte en coupole d'un seul bloc de marbre, d'un immense diamètre, ornée de modillons à l'extérieur, offre l'austérité et la solidité romaines dans toute leur énergique et solennelle expression de durée. Elle est à deux étages, le premier, en forme de croix grecque, le second, circulaire. L'ancien dallage de marbre a disparu. Situé hors de la ville actuelle, qui était autrefois divisée en plusieurs groupes nommés *classe*, cet édifice présente peu de profils, et par son type tout romain, est étranger à nos études. Il existe au cimetière de Loyasse, à Lyon, un monument funéraire qui résume assez bien la *Rotonda*

et le Panthéon, c'est celui de la famille Gauthier. Voici l'inscription qui se lit sur la frise de ce monument :

SIBI . ET . SVIS . HOC . MONVMENTVM
EREXIT . STEPH . GAVTIER

M DCCC XXXIV

Je me borne à indiquer l'église aussi suburbaine de Sainte-Marie *in porto fuori* qui n'est point d'école néo-grecque, ou peut-être a été réédifiée après le règne de cette architectonique, parce qu'elle contient l'admirable trésor des fresques du Giotto, malheureusement presque réduites à l'état fruste. — La base quadrangulaire du campanille de cette église passe pour être un reste de phare romain.

Avant d'arriver à une basilique du plus haut intérêt, n'oublions pas de donner un regard à la *Crocetta*, située encore hors des murs, colonnette de marbre cannelé, au sommet de laquelle on a placé une croix également de marbre. Cette petite croix, *Crocetta*, indique le lieu où s'éleva la plus belle, la plus vaste et la plus ancienne basilique de Ravenne, celle de Saint-Laurent *in classe Cesarea*, bâtie dans le IVe siècle et détruite en M DL III, au grand regret des habitants de Ravenne, qui la pleurent encore. C'était un monument du temps de l'empereur Honorius, orné de trente colonnes des marbres les plus précieux de Grèce et d'Égypte.

Saint-Apollinaire *in classe*, aujourd'hui solitaire et assis en pleine campagne, comme Sainte-Marie *in porto fuori*, rappelle puissamment aussi les premiers âges chrétiens tout embaumés de prière fervente, de recueillement et de foi, et présente la forme basilicale rectiligne (parallélogramme) dans tout son caractère. Érigée en D XXX IV, à la place occupée par le temple d'Apollon et avec une bonne partie de ses débris, elle fut commencée en D XL IX. Elle était jadis environnée d'un

portique extérieur dont il ne subsiste plus que quelques fragments. Vingt-quatre colonnes, toutes semblables entre elles, de marbre grec veiné horizontalement, ayant presque la transparence du cristal de roche, soutiennent ses trois nefs dont une réédification postérieure à la phase byzantine primaire, a entièrement ruiné l'aspect originel. Il ne lui reste de cette ère que le plan, la tradition et les souvenirs. Elle renferme un peuple d'inscriptions, de tombeaux, de dalles et bas-reliefs de marbre, d'autels, de colonnes et colonnettes, de groupes, deux ambons de marbre, provenant de l'ancien temple. Mais la seule et magnifique portion conservée avec son orthographe propre, appelle au plus haut point l'attention du monumentaliste; cette portion, c'est comme à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Clément, et en tant d'autres églises de Rome, le sanctuaire, terminé dans la forme apsidaire, caractère absolu de la période néo-grecque. — C'est chose à remarquer que, dans les temples byzantins détruits dans le cours du Moyen-âge ou dans une époque plus rapprochée de nous, pour les adapter à de nouvelles formes architectoniques, le sanctuaire fut presque toujours respecté, à cause de sa majesté monumentale suprême, et de la pieuse vénération qu'il inspirait.

Le Sanctuaire de Saint-Apollinaire *in classe*, est entièrement vêtu de mosaïques parfaitement intactes, du VIe siècle, travaillées avec beaucoup d'art et de délicatesse. Elles représentent la transfiguration de Notre-Seigneur sur le Mont-Thabor. — La main qui sort d'un nuage, indique Dieu le père montrant son fils chéri. — Moïse, Élie, des troupeaux, Saint-Apollinaire, vêtu de l'antique chasuble et décoré du pallium, des campagnes, des oiseaux, des arbres, des fleurs, des montagnes, la consécration de la basilique par saint Maximien, entouré de deux prêtres et d'un acolyte tenant l'encensoir et la navette, à droite du pontife, l'empereur Justinien qui lui présente un rouleau de papier contenant les privilèges accordés à la fondation, plusieurs autres personnages, les portraits des prélats Ecclésius, Severus, Orsus et Ursicinus, vêtus en

habits pontificaux, tenant le livre des Evangiles d'une main, et de l'autre, semblant donner leur bénédiction; les sacrifices d'Abraham, d'Abel et de Melchisédech, les symboles des Evangélistes (l'homme, le lion, l'aigle, le bœuf), deux saints apôtres, les deux archanges Michel et Gabriel, des palmes, symbole de la victoire, les villes de Bethléem et de Jérusalem, de délicieux motifs d'arabesques, etc. Parmi les peintures mosaïcales qui embellissent la *tribune*, et les cinq rangs distincts qui les composent, ici, comme toujours, domine la grande figure du Sauveur, avec son noble visage et sa pose austère. Dans cet appareil byzantin, ainsi que dans tous ceux du même temps, on trouve fréquemment les lettres grecques A et Ω et des initiales superposées :

I
IESVS . CHRISTVS X FILIVS . DEI
S
F
D

Vous remarquerez aussi dans le chœur, six dalles où on lit la vie et le martyre de saint Apollinaire et deux demi-ambons de marbre grec, (comme les tables qui lambrissent les portions inférieures du sanctuaire), œuvres du VI[e] siècle, accusé par l'inscription :

D . N . DAMIANVS . ARCHIEPIS . FECIT

Une crypte nommée en italien *confessione*, est pratiquée sous le chœur de la basilique; mais elle me paraît être ou une œuvre, ou une réédification du X[e] siècle. Je n'y retrouve pas le caractère de la primitive époque de l'art. On y observe un tombeau de marbre grec, deux tables du même marbre, reste

des dalles qui lambrissaient les parois, et une magnifique inscription latine.

Cette basilique est, comme toutes celles de Ravenne, un véritable musée d'archéologie chrétienne: urnes, sarcophages, colonnes et colonnettes cannelées en spirale, bas-reliefs, inscriptions, détails de tout genre, marbres les plus variés, tout cela s'y rencontre à profusion.

Rentrons un instant dans les murs de la ville de Ravenne, que nous avons quittés depuis notre visite à la *Rotonda*, pour examiner un édifice tout civil; car, je veux dire encore deux mots des restes du palais de Théodoric. Ces restes présentent, à l'extérieur, un mur orné, dans sa partie supérieure, d'une arcature bouchée, sur les flancs, soutenue par six colonnettes de marbre, et, au centre, un arc plus large et plus haut que les autres, en forme de niche, supporté par deux colonnettes également de marbre. — La partie inférieure de cette fabrique se compose de trois grands cintres, dont un seul, celui du centre, décoré de deux colonnettes. Dans l'un de ces cintres, celui à droite du spectateur, on remarque un tombeau de porphyre, sans couvercle, placé dans le mur et orné d'une tête de lion et de deux grands anneaux. Les restes de mosaïques, trouvés autour ou dans l'intérieur de ce monument, la fabrique toute byzantine qui le caractérise, tout porte à croire qu'il fut réellement la demeure du roi goth, et que la tradition est ici parfaitement d'accord avec le fait historique. Il était autrefois rempli de marbres transportés, à grands frais, de Rome et de Constantinople, et sa façade s'élevait en regard d'une place au milieu de laquelle se dressait la statue équestre du prince. Tout le palais était ceint d'un réseau de portiques. L'empereur Charlemagne fut le premier spoliateur de cet édifice habité par divers souverains et par les Exarques: les siècles, la barbarie, ont achevé sa ruine, et il ne reste de tant de magnificence, que ce que nous avons succinctement décrit, servant aujourd'hui d'habitation particulière.

VII.

Je n'ai fait qu'esquisser toute cette histoire monumentaire, et effleurer à peine la robe d'or de la reine occidentale de l'ère byzantine. Mon travail, si faible soit-il, suffira pourtant pour apprendre combien somptueux et habiles furent les Byzantins, dans l'ornementation de leurs temples. — Nous voici bien fixés sur l'art chrétien du IVe au VIIe siècle, sur la situation de la mosaïque basilicale, sur son omnipotence artielle. Nous savons qu'elle ornait les parties supérieures des églises, laissant aux dalles de marbres, le soin de tapisser les parois inférieures; nous savons quelles représentations elle offrait le plus habituellement aux yeux des fidèles; nous savons qu'elle réservait toujours ses fonds d'or pour la partie concave ou apsidaire du sanctuaire où l'on voyait le Sauveur en pied. — Les mosaïques de tout l'intérieur de Saint-Marc, de Venise sont à fond d'or; mais c'est là un luxe exceptionnel dans un monument bien postérieur à la phase primaire, bien qu'imité d'elle; et puis ce luxe n'a rien d'étrange dans une cité où toute chose est étrange et merveilleuse, où tout ce que l'on voit semble rêve ou féerie. — Nous savons encore le rôle immense joué dans l'architectonique néo-grecque, par les arcatures ouvertes ou bouchées.

L'origine de l'art chrétien, est dans la mosaïque aux tons austères, fermes, pleins, un peu crus peut-être, et fort imparfaits de dessin; mais empreints d'un sentiment immense d'éternité. A la mosaïque basilicale, succéda, après l'interrègne artistique des IXe et Xe siècles, la sculpture qui s'efforça d'imiter, par le relief, les frises, les corniches, les impostes et les archivoltes planes. Puis vint la fresque, seule véritable peinture monumentale, dans le XVe siècle; puis le simple tableau mobile, limité dans un cadre; puis la gravure, et de nos jours vinrent les mauvaises grisailles, le badigeon, les pâtes, le carton-pierre, le biscuit, la lithographie, et toutes les ordures

monumentales qui souillent nos édifices religieux. — Que si l'on veut bien observer attentivement cette marche, cette filiation, on trouvera que l'art dépouilla constamment, en s'éloignant de l'école byzantine, son caractère de durée, d'immobilité, de noblesse et de difficultés vaincues. On le verra gagner prodigieusement, dans la suite, pour la *forme*; mais perdre la pensée nationale et chrétienne. On a vu aussi les campanilles byzantins toujours séparés de la basilique: c'est que l'introduction des cloches fut postérieure à l'érection des premiers temples chrétiens, et dans plusieurs églises d'Italie, comme à Pise, Florence, etc., on a perpétué la tradition historique, en isolant le clocher de l'église. — Le plus grand nombre de ces clochers sont circulaires, terminés en plate-forme, ou à toiture, ou couronnés d'un comble conique composé de cailloux, comme il s'en trouve à Rome, à Ravenne, et comme on l'imita dans le IIe siècle, à Notre-Dame-la-Grande, de Poitiers; d'autres encore ont le faîte amorti en tombeau égyptien, romain, etc.

L'Italie, ce beau pays de marbres, d'or, de parfums, de brises mélodieuses et caressantes, où tout est harmonie dans le ciel, les souvenirs, les formes, la nature, les mœurs, les monuments, le type humain; l'Italie, où la vie d'art, de sensations et d'amour vous entre par tous les pores; l'Italie n'a rien de plus précieux que Ravenne, par rapport à l'école byzantine. Rome même est moins riche que cette cité; car dans la capitale du monde catholique, on a détruit ou modifié ou modernisé tant de vieilles basiliques, que l'on croirait que le christianisme n'y date que des XVIe, XVIIe, et XVIIIe siècles. — L'art, cependant, à Rome, est toujours à sa place, je veux dire dans les églises et dans les palais; il ne se prostitue pas comme sur d'autres terres moins empreintes du sentiment classique, à des décorations de boutiques et de cafés. — Les véritables matériaux des basiliques sont l'or, l'argent, le bronze et le marbre, qui n'est jamais gelisse et dont la transparence résiste à toute la rouille des siècles.

Je n'ai rien dit des palais publics et particuliers de Ravenne, de sa place Majeure, des colonnes, des statues, de l'Académie des Beaux-Arts, renfermant un Musée plein de restes précieux: des églises modernes ou élevées dans les derniers siècles du Moyen-âge, des portes de ville, etc. Tous les types de l'architecture religieuse, depuis son origine jusqu'à nos jours, se trouvent dans Ravenne, noblement formulés. Aux hommes intelligents qui vont en Italie recueillir des trésors de doctrine et d'étude, mes considérations abrégées suffiront: ils y verront que la cité qui renferme presque toute l'histoire du Bas-Empire d'Occident, est riche jusqu'à l'opulence, et que si oubliée, si déchue soit-elle, de son ancienne splendeur, elle forme sans contredit encore l'un des plus beaux fleurons de la couronne pontificale. — Aux histoires locales de Ravenne, le soin de l'illustrer; moi, j'ai dû me borner à mettre en lumière ses édifices néo-grecs qui sont ce que l'Europe occidentale offre de mieux senti dans les idées de l'architecture byzantine.

Pieuse et calme cité, résignée à tes revers; ville de culte et de ferveur, où la langue italienne a presque imité la cadence et l'harmonie de l'idiôme grec, où les mœurs hospitalières des premiers siècles de l'Eglise vivent encore à l'ombre des monuments de ces âges reculés; où l'on a conservé, dans les familles, le touchant et primitif usage oriental des présents à l'étranger; sol tout embaumé de souvenirs chrétiens et d'émanations grecques, terre qui recueillis le dernier soupir de l'empire d'Occident, souffre qu'en te quittant, je te donne le baiser de la gratitude et de la sincère affection! — C'est toi qui reçus dans tes bras byzantins, Dante exilé et fugitif, qui le vis mourir sous ta lèvre, et consacras un monument à sa mémoire : ce fut toi qui devinas son immortalité, bien avant que Florence, sa patrie, ne songeât à lui ouvrir les portes de son Panthéon des gloires toscanes, l'église de Sainte-Croix. — En cette cité, j'ai retrouvé avec extase, je l'avoue, notre sonnerie lyonnaise, dans les basiliques, ce qui a achevé de me prouver l'étroite alliance et l'intime parenté de l'église grecque et de la sainte église de Lyon.

Ni les barbares, ni les incendies, ni les pillages, depuis douze siècles, n'ont pu la dépouiller, cette illustre Ravenne, et il n'est pas une de ses églises modernes même qui ne regorge de débris antiques. — En France, nous recueillons avec respect un morceau de mosaïque romaine, de quelques pouces carrés, et dans la ville impériale, les mosaïques s'étendent comme d'immenses et magnifiques robes d'Orient, noires encore de fumée et souillées de la main des barbares, sur les parois des basiliques, ou ruissèlent comme des flots d'azur et d'or, à leurs pieds.

A ceux qui font peu de cas de l'architecture néo-grecque, et se soucient fort peu d'une atmosphère byzantine, d'un pays qui vous fait échapper à la terre d'Europe, à ce siècle, pour vous transporter au delà des mers, sur ce sol d'Orient si riche de lumière et de vie, je dirai : « Allez au moins à Ravenne, effeuiller une tige de laurier sur le mausolée de Dante. »

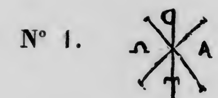
Je ne puis terminer sans remercier M. Ribuffi, dont le *Guide* a contribué à me mettre sous les yeux les monuments de Ravenne, et m'a beaucoup aidé.

Adieu! adieu Ravenne! je ne t'oublierai jamais, et dans les prochains voyages d'Italie que je médite, j'irai encore saluer l'ombre de Dante, respirer l'air frais et embaumé de la forêt de pins (*pineta*), revoir les fresques du Giotto, les colonnes de marbre grec veiné transversalement, et toutes ses mosaïques, filles de l'âge le plus splendide et le plus prodigieux de l'architecture chrétienne! — Adieu, belle et suave Italie pour laquelle l'œuvre providentielle fut si complète, si prodigue et si large, où la civilisation s'est assoupie sous le pied de fer des IXe et Xe siècles, mais ne s'est jamais éteinte! — Je le répète, dans l'ordre moral et physique, Dieu a tout donné au Midi : si les idées d'art et la civilisation se sont effacées en Grèce, en Orient, en Afrique, il n'a fallu rien moins que l'action abrutissante de l'islamisme, essentiellement ami de la barbarie et de la servi-

tude; mais l'Italie, grace à l'influence chrétienne, essentiellement amie de la liberté et des arts, ne mourut jamais à la pensée, et dès qu'un premier rayon d'espérance et d'avenir vint à luire sur sa tête couronnée; on la vit, au cœur du Moyen-âge, alors que toutes les civilisations antiques dormaient dans leur linceul, refleurir comme un arbre après l'hiver, sous l'influence du soleil, principe éternel de toute beauté morale et physique.



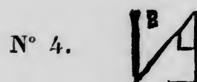
N° 1.



N° 2.



N° 4.

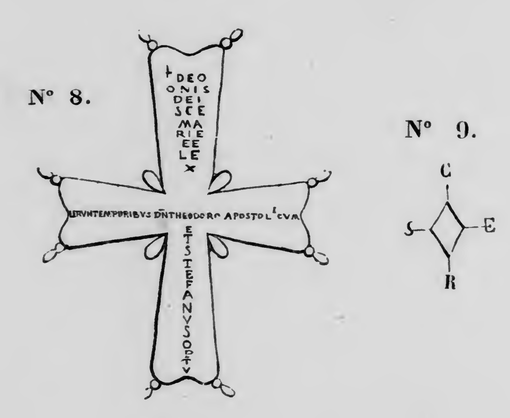


N° 5.

N° 6.

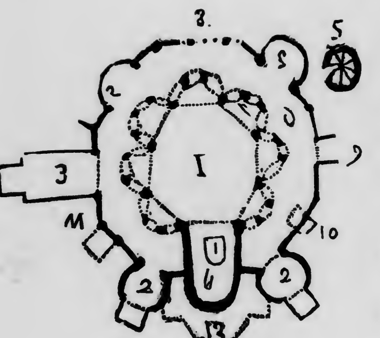
N° 7. †

N° 8.



N° 9.

N° 3.



1 Coupole.
2 Chapelles.
3 Grande Chapelle moderne.
4 Sanctuaire.
5 Campanille.
6 Portique intérieur.
7 Loges du 1er rang.
8 Place où était l'antitemple.
9 Place de la Sacristie.
10 Entrée actuelle de l'Église.
11 Petite Chapelle moderne.
12 Escaliers des Tribunes.

